

KRISTAN HIGGINS

MAINTENANT

QUE

TU

LE

DIS...

DÉJÀ PARUS CHEZ HARPERCOLLINS

*Si seulement... la vie s'apprenait dans les romans d'amour
La vérité sur l'amour (et autres petits mensonges)*

dans la série « Blue Heron »

*À un détail près
Sans plus attendre
Repartis pour un tour
N'y pense même pas !
Ton âme sœur (ou presque)*

KRISTAN HIGGINS

Maintenant que tu le dis...

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
MICHÈLE YAP

Harper
Collins

Titre original :

NOW THAT YOU MENTION IT

Ce livre est publié avec l'aimable autorisation de Maria Carvainis Agency, Inc.

© 2017, Kristan Higgins.

© 2018, HarperCollins France pour la traduction française.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Tél. : 01 42 16 63 63

www.harpercollins.fr

ISBN 979-1-0339-0237-9

*Ce livre est dédié au Dr Stacia Bjarnason
– la gentillesse incarnée, d'une intelligence
incomparable, courageuse et drôle en plus d'être
une amoureuse des chiens.*

C'est un honneur d'être ton amie.

1

La première pensée qui me vint à l'esprit après ma mort, c'est :
Comment le chien va-t-il supporter ça ?

La deuxième : *J'espère que j'aurai quand même droit à un cercueil ouvert.*

La troisième : *J'ai rien à me mettre pour mon enterrement.*

La quatrième : *Maintenant, je ne rencontrerai jamais Daniel Radcliffe.*

La cinquième : *Est-ce que Bobby vient de me larguer ?*

Bon, laissez-moi revenir une ou deux heures en arrière.

Au Boston City Hospital, le plus grand et le plus fréquenté des hôpitaux de Nouvelle-Angleterre où je travaillais en tant que gastro-entérologue. C'était une nuit calme. En tout cas, pour moi. Comme souvent. La plupart de nos patients avaient été diagnostiqués par leur médecin de ville avant que les choses ne tournent mal (après tout, ne pouvoir ni manger ni faire caca stresserait n'importe qui). Donc, mises à part les urgences occasionnelles (hémorragies ou ruptures de la rate), c'était une spécialité relativement plan-plan où on enregistrait un taux de mortalité assez bas.

Je venais d'examiner les quatre patients arrivés dans le service : deux vieilles dames souffrant l'une comme l'autre d'un fécalome, que leur maison de retraite nous avait envoyées, grosso modo pour un lavement ; une petite occlusion intestinale dont une diète hydrique viendrait facilement à bout ; et un cas de colite

ulcéreuse sur lequel un collègue chirurgien allait intervenir dans les prochaines heures.

— Donc, plus de fibres, madame DeStefano, d'accord ? On arrête les pâtes et on insiste sur les légumes verts, conseillai-je à une de mes fécalomes.

— Ma chérie, je suis italienne. Arrêter les pâtes ! Je vous en prie. Autant mourir.

— Bon, mangez davantage de légumes verts et un peu moins de pâtes.

Elle avait quatre-vingt-seize ans...

— Vous n'avez pas envie d'être de nouveau toute bouchée, pas vrai ? C'est pas rigolo, l'hôpital.

— Vous êtes mariée ? me demanda-t-elle.

— Pas encore.

J'eus l'impression de faire une drôle de tête, comme chaque fois que je me fends d'un sourire forcé.

— Mais j'ai un petit ami très chouette.

— Un Italien ?

— Irlando-Américain.

— On ne peut pas tout avoir. Venez me voir à la maison. Vous êtes trop maigre. Je vous ferai des pâtes aux haricots, vous en pleurerez tellement c'est bon.

— Ça m'a l'air super appétissant.

Je ne lui fis pas remarquer qu'elle ne vivait plus dans sa maison. Par ailleurs, elle avait beau être adorable, je n'allais pas chez des gens que je ne connaissais pas, même s'ils me trouvaient trop maigre, merci bien.

— Reposez-vous bien cette nuit, ajoutai-je. Je passerai vous voir demain, d'accord ?

Je quittai la pièce dans le claquement de mes talons sur le sol aux dalles brillantes. Ayant développé une fibre de modeuse sur le tard, je m'habillais toujours avec soin pour aller travailler. J'ajustai

ma blouse blanche, ce qui me procurait toujours un vif plaisir, avec sur mon cœur, mon titre :

DR NORA STUART,
Service de gastro-entérologie.

Je pouvais toujours boucler un peu de travail administratif sur l'ordinateur, me dis-je. Les infirmiers et infirmières m'en seraient reconnaissants. J'avais terminé mes visites et ne faisais que tuer le temps, en espérant que, pour une fois, Bobby serait prêt à partir dès la fin de sa garde. Il travaillait aux urgences, donc c'était souvent impossible.

Notez, je n'avais vraiment pas envie de rentrer seule, même si Boomer, notre bouvier bernois géant, m'attendait. Boomer, le rayon de soleil de ma vie de plus en plus grise.

Non. Tout allait bien. J'avais une vie géniale. Mieux valait ne pas se regarder le nombril. Peut-être que j'allais appeler Roseline, ma meilleure amie à Boston, obstétricienne de son état ? Mieux encore, peut-être qu'elle serait de garde et que je pourrais l'aider pour un accouchement ? Je lui envoyai un SMS, mais elle m'annonça aussi sec qu'elle était en train de dîner chez ses beaux-parents et envisageait un homicide.

Domage. Roseline comprenait la grisaille. Cela dit, peut-être que je me reposais trop sur elle. Par retour de SMS, je lui suggérai différentes façons de se débarrasser des cadavres, puis fourrai mon téléphone dans ma poche.

Je me rendis sans me presser au bureau des infirmières. Ah, génial. Del, un de mes infirmiers préférés, était là. Une sucette à la bouche, il feuilletait une pile de documents.

— Salut, mon vieux, lui lançai-je.

— Docteur Nora ! Comment ça va ?

— Très bien. Et toi ? Et le rendez-vous, l'autre soir, c'était comment ?

Il se rejeta en arrière sur son siège, et un grand sourire éclaira son visage.

— C'est la bonne, me confia-t-il fièrement. Je l'ai compris à la seconde où elle m'a souri.

— Sans blague ?

— Sans blague. Elle a levé la tête, et c'est tout juste si je ne suis pas tombé à genoux pour la demander en mariage. C'était comme si on se connaissait depuis toujours. Comme si on était faits l'un pour l'autre, du sur-mesure, tu vois ?

— Bien sûr, répliquai-je avec un peu trop d'emphase. C'est pareil pour Bobby et moi.

Le sourire de Del se flétrit un peu.

À ce moment précis, une annonce sonore retentit.

— Attention, attention, le Dr Stuart, le Dr Nora Stuart est attendue aux urgences, salle 11. Immédiatement.

Je bondis.

— C'est moi !

Il était tellement rare qu'on réclame un gastro-entérologue aux urgences que c'en était d'autant plus électrisant.

— Bon, je file. À plus, Del.

Une main plaquée sur mon stéthoscope pour éviter qu'il brinquebale, je parcourus en courant le couloir avec l'impression d'être une vraie dure à cuire. De quoi s'agissait-il ? Un corps étranger dans un œsophage (en d'autres termes, quelqu'un en train d'étouffer) ? Une hémorragie digestive, toujours excitante ? Ou, plus banal pour une urgence en ville, des varices œsophagiennes dues à une cirrhose ou à une hépatite (des vaisseaux sanguins de la gorge qui éclatent, saignent et peuvent entraîner la mort du patient).

J'adore être appelée aux urgences. Les gastro-entérologues sont aussi importants que les urgentistes, mais personne n'écrit de série télé sur nous, pas vrai ?

Les urgences étaient le domaine des mecs branchés, dont mon

petit ami faisait partie. Bobby répétait souvent qu'il y avait peu de choses que son équipe ne pouvait régler, mais si on m'appelait, eh bien... c'était *moi* la patronne à présent.

Je descendis quatre à quatre l'escalier et me précipitai chez l'infirmière d'accueil.

Ellen leva la tête et me lança :

— Douze ans, ventre douloureux, apparemment mal en point, salle 11.

— Merci, Ellen !

Elle ne me retourna pas mon sourire. Bobby l'adorait, mais avec moi elle était à peu près aussi aimable que les Détraqueurs de *Harry Potter*, toujours à l'affût d'un bonheur à saboter.

Je m'élançai d'un bon pas, mais sans courir, vers la salle 11. Les urgences étaient relativement calmes ce soir ; les clients habituels (des personnes âgées, quelques enfants, quelques drogués, un homme la main en sang qui sourit en me voyant passer).

Gastro-entérologie... bon. Il fallait bien que certains s'y collent, non ? Et, dans l'ensemble, ça me plaisait. 90% de mes patients se remettaient. Les colonoscopies... vous me croirez ou pas, mais ça a quelque chose de relaxant. Cela dit, on est d'accord, c'est pas le meilleur sujet pour briller en société. Les gens ont toujours un mouvement de recul en découvrant ce que je fais, mais, le jour où ils ont un ulcère, ils font moins les fiers, pas vrai ?

Jabrielle, une des nouvelles internes urgentistes, apparut sur le seuil de la salle de consultation. Elle était un peu trop sous le charme de Bobby à mon goût, et me l'avait démontré à la dernière soirée où on était allés et où elle avait planté son regard dans le sien, style, on se dit des trucs tellement profonds que c'est impossible de rompre le contact visuel. En plus, elle était d'une beauté exaspérante.

— C'est toi, le gastro ? me demanda-t-elle, sans me reconnaître une fois de plus.

— Oui, je suis Nora. On s'est déjà rencontrées. Trois fois.

Ça ne lui disait toujours rien.

— La petite amie de Bobby ?

— Oh ! je vois. Bon, je soupçonne une appendicite, encore que la douleur soit localisée un peu haut. On attend les résultats du labo. J'allais lui faire un scanner, mais mon responsable préfère qu'un spécialiste nous dise si on peut lui épargner une exposition aux radiations.

Le patient, livide et les traits tirés par la douleur, faisait moins que ses douze ans. Dans la mesure du possible, on allait le ménager.

— Bonjour, mon grand, lui lançai-je. On va bien s'occuper de toi, d'accord ?

Je souris à la maman tout en me lavant les mains.

— Je me présente, Dr Stuart. Désolée que votre fils soit souffrant.

Je me penchai sur son dossier médical. Caden Lackley, pas de traumatisme, mangeait normalement ou presque jusqu'à ce jour, douleur abdominale aiguë, fièvre, nausées et vomissements.

— Tu as eu de la diarrhée ou des cacas mous, Caden ?

Comme je l'ai dit, pas le meilleur métier pour briller en société.

— Non.

— Bon. On va t'examiner.

Je palpai son abdomen. Il était dur, un signe en faveur d'une appendicite. Mais la douleur n'était pas localisée là où elle aurait dû se situer, en bas, dans la fosse iliaque droite.

— Ce n'est pas l'appendice, déclarai-je.

Dépitée, Jabrielle fit la moue. Les urgentistes réagissent toujours de cette manière quand nous, les spécialistes, les contredisons.

Quant au petit garçon, il sursauta vivement lorsque je pressai son côté droit, juste sous les côtes. Aucune douleur à gauche. Je lui demandai de se tourner et lui tapotai le dos pour m'assurer qu'il n'avait pas de problèmes rénaux. Aucune réaction.

Il était probablement trop jeune pour un calcul biliaire. Une pancréatite peut-être, mais là encore, vu son âge, c'était peu probable. Sans diarrhée, ça ne pouvait pas être une maladie de Crohn.

— Depuis combien de temps as-tu mal au ventre, Caden ?

— Dimanche.

Voilà qui était net et précis. On était jeudi, il souffrait donc depuis cinq jours.

— Est-ce qu'il y a eu des moments où la douleur s'est calmée ?

— Non. Elle a pas arrêté.

Je réfléchis une seconde.

— Tu as mangé quelque chose d'inhabituel au cours du week-end ?

— Ma sœur avait organisé une petite fête, intervint la maman. Il y avait beaucoup à manger, mais rien qu'il n'ait déjà goûté.

— Aucun plat avec de petits os ? Poisson, poulet ?

Ils se consultèrent du regard.

— Non. Pas d'os.

— Pas de cure-dents ? insistai-je.

— Si, répondit le gamin. Des coquilles Saint-Jacques enroulées dans du bacon.

Bingo.

— Tu n'aurais pas avalé un cure-dents par hasard ? lui suggérai-je.

— Je pense pas.

— Il a mangé ses saint-jacques comme du pop-corn, déclara la maman.

— C'est vrai que c'est délicieux, fis-je avec un sourire. Seulement, on avale parfois des trucs sans même s'en apercevoir. Caden, je vais te faire une endoscopie. On va commencer par te donner un médicament pour te détendre, puis j'introduirai une toute petite caméra dans ton ventre pour voir ce qui s'y cache et peut-être que j'y découvrirai un cure-dents. C'est pas rigolo ?

Pour moi, ça l'était.

Je demandai à Jabrielle de lui administrer un peu de Versed pour le tranquilliser, puis lui vaporisai un peu de Lidocaïne dans la gorge afin de prévenir les haut-le-cœur. Assise à côté de lui, sa maman lui tenait la main.

— Ça ne te fera absolument pas mal, lui promis-je.

Puis je me mis au travail, fis glisser la caméra dans sa gorge tout en bavardant gentiment. Sur l'écran apparurent son œsophage et son estomac. Tissus sains, beau réseau de vaisseaux sanguins, parois stomacales frémissantes de vie.

Et là, dans la partie inférieure de l'estomac, je repérai le cure-dents, à présent noirci par les sucs gastriques. Il avait percé la paroi du duodénum. Je le saisis en douceur avec ma pince endoscopique et le dégageai patiemment.

— Voilà, dis-je en le montrant à mon patient. On l'a eu, Caden. Tu te sentiras drôlement mieux demain.

— Bien vu, murmura Jabrielle.

— Merci. Je vais lui prescrire un peu d'antibiotiques, mais il ne devrait pas avoir le moindre problème. À l'avenir, mon grand, fais plus attention à ce que tu manges, d'accord ? Ce cure-dents aurait pu causer de gros dégâts. S'il s'était fiché dans ton foie, ça aurait été vraiment embêtant.

— Merci beaucoup, docteur, s'écria la maman. On n'imaginait pas du tout ça.

— Je vous en prie. Il a l'air formidable, ce garçon.

Je retirai mes gants pour serrer la main de Caden, lui ébouriffai les cheveux et sortis rédiger mon ordonnance.

Je me sentais assez héroïque.

Sans intervention, ce cure-dents aurait pu provoquer une grave infection abdominale. Potentiellement fatale. Même si ce n'était pas fréquent, je me sentais en droit d'affirmer que, ce soir, j'avais sauvé une vie.

À ce moment précis, les portes d'accès des ambulances s'ouvrirent à la volée, et un groupe de gens surgit dans le couloir en poussant un brancard.

— Blessure par balle au cou, brailla quelqu'un (Bobby, mon chéri !). Perte de sang massive dans l'ambulance. Préparez une transfusion avec quatre culots de O négatif. Appelez la banque du sang pour obtenir une mégaréserve de culots afin de voir venir et l'équipe de trauma pour qu'on ait la salle 1 sur-le-champ ! Bougez-vous, les gars ! On s'agite !

L'endroit était le théâtre d'une activité débordante, les soignants couraient en tous sens pour obéir aux ordres de leur seigneur. Hypnotisée, je m'approchai doucement de la pièce où tout le monde était mobilisé. Mon Dieu. On aurait cru que le gars avait perdu la moitié de sa gorge, laquelle n'était plus qu'un trou sanguinolent de la taille d'un poing où Bobby avait la main enfoncée.

— Bordel, je lui clampé la carotide avec mes doigts ! hurla Bobby. Où est ce foutu chirurgien ?

Le bras de Bobby, sa blouse stérile étaient trempés de sang. Le reste de l'équipe s'activait autour du patient, un infirmier découpait ses vêtements, un autre s'apprêtait à l'intuber.

— Mais non, tu ne peux pas lui mettre un tube, imbécile ! beugla Bobby à l'adresse d'un interne. Tu ne vois pas que j'ai la main dans sa gorge ? Colle-lui plutôt un masque à oxygène, crétin !

Franchement, ça ne me manquait pas de ne plus être interne. En plus, les urgentistes étaient des brutes.

Là-dessus, le Dr McKnight, la chirurgienne, déboula. Le visage masqué pour se protéger d'éventuelles maladies transmissibles par le sang, elle enfila ses gants. Quelqu'un l'aïda à passer sa blouse.

— Clamp, ordonna-t-elle d'un ton sec. Tout de suite.

S'il y avait des gens plus sûrs d'eux que les urgentistes, c'était bien les chirurgiens.

— Bouge pas d'un iota, Bobby. Si tu relâches, il se vide de son sang en cinq secondes. Comment a-t-il réussi à tenir jusqu'ici ?

Une infirmière, me voyant bouche bée devant ce tableau, repoussa la porte. Après tout, je n'appartenais pas aux urgences.

Je me secouai pour émerger de ma stupeur et refermai le bec. Les agents d'entretien étaient déjà en train d'éponger les traces de sang sur le sol, et la moitié des internes (dont Jabrielle, qui me décocha un regard mauvais, vu que mon endoscopie assommante l'avait empêchée de suivre un épisode palpitant) tournicotaient devant la fenêtre de la salle de consultation pour voir si le gars allait s'en sortir.

Quant aux patients, ils se faisaient discrets dans leurs salles respectives, impressionnés, semblait-il (un blessé digne d'un film télévisé venait de passer au milieu d'eux).

Je retournai auprès de l'infirmière.

— Re-bonjour, Ellen, dis-je. C'est quelque chose...

— Tu as terminé avec ton malade ?

— Oh ! oui. Euh... il avait avalé un cure-dents. Je lui ai fait une endoscopie et...

Elle me regarda d'un sale œil et décrocha son téléphone. Compris. Elle était très occupée, et j'étais un médecin agaçant qui lui compliquait la vie... Ce qui était vrai pour beaucoup d'infirmières, en particulier celles des urgences. Autant de raisons qui faisaient que je me pliais en quatre pour leur montrer combien je les appréciais. Mais Ellen n'était pas du genre à se laisser amadouer, de sorte que je me faufilai vers l'ordinateur pour taper mon compte rendu.

Juste comme j'achevais ma tâche, la porte de la salle de Bobby s'ouvrit sur l'équipe. Ils allaient vers l'ascenseur pour monter en chirurgie. Derrière eux, le scope signalait un rythme cardiaque régulier. Allez savoir comment, ils avaient sauvé leur patient ou lui avaient au moins donné une chance de s'en tirer.

Le Dr McKnight accompagna l'équipe dans la cabine. Les portes se refermaient quand elle cria :

— Bon boulot, les gars. Bobby, génial !

Des applaudissements retentirent dans tout le service.

La prochaine équipe d'urgentistes arrivait, déjà informés que leurs collègues avaient rattrapé un blessé in extremis, et jaloux de ne pas avoir participé à cet événement.

Pas du tout pressés de passer à autre chose, Bobby et son groupe échangeaient high-five et checks, et commentaient bruyamment leurs tenues couvertes de sang, leurs rôles respectifs dans cette péripétie, la rapidité et la précision avec lesquelles le Dr McKnight avait refermé la plaie du blessé.

Bobby, lui, ne disait pas grand-chose, il n'en avait pas besoin (il était leur dieu, c'était clair).

Son regard s'arrêta enfin sur moi. Je lui souris, fière de lui, malgré la petite voix irritante qui me soufflait qu'il lui avait vraiment fallu beaucoup de temps pour remarquer ma présence.

— Oh ! hé, s'écria-t-il.

Il avait oublié que j'étais de garde, moi aussi. On était ensemble depuis suffisamment longtemps pour que je ne sois pas dupe.

— Euh... on va rester dans les parages et se commander une pizza pour voir comment le gars va se comporter.

— OK. Dis donc, Bobby, c'était impressionnant. J'ai suivi de loin.

Il haussa les épaules avec modestie.

— Tu m'attendais ? me demanda-t-il.

Mon irritation reprit le dessus.

— Non, j'avais un patient. Un gamin de douze ans qui avait avalé un cure-dents. Je l'ai examiné, et ça n'avait pas l'air perforé. En plus, je pense qu'on l'a récupéré avant qu'il ne démarre une méga-infection.

— Cool. Tu veux traîner un peu avec nous ?

Je réprimai un soupir. Non, je ne voulais pas. Je rêvais de rentrer, de faire une balade avec Bobby et Boomer, puis de commander des *Pad Thai*. Sinon, il faudrait que j'appelle Gus, pour qu'il aille promener le chien. J'avais envie de parler de ma consultation à Bobby, de l'intuition qui m'avait permis de poser un juste diagnostic, ce qui distinguait un bon médecin d'un médiocre.

Mais, lui, il avait plongé la main dans la gorge d'un blessé.

— Bien sûr, m'écriai-je.

— Cool. Laisse-moi juste me nettoyer.

Il s'éloigna, mais stoppa devant l'agent d'entretien qui voulait lui serrer la main.

Cinq minutes plus tard, on entra dans la salle de repos du personnel où le reste de l'équipe discutait fébrilement. Boostés à l'adrénaline, ils continuaient à se féliciter, à se toper dans les mains, à plaisanter.

— Qui va chercher la pizza ? s'écria Jabrielle.

Tous les regards se tournèrent vers moi, l'intruse, la gastro-entérologue rasoir (qui avait également sauvé une vie cette nuit, même si personne ne risquait d'en parler).

— Je m'en charge, répondis-je. Qu'est-ce que vous voulez ?

Malgré un diplôme obtenu avec mention bien à Tufts, des études médicales au même endroit et un emploi me rapportant un tiers de plus que mon petit ami, j'avais l'impression d'être revenue aux jours où j'étais serveuse au Clam Shack, la cabane aux palourdes, de Scupper Island.

— Merci, Nora, dit Bobby.

Deux autres personnes cessèrent de se congratuler pour lui faire écho.

— Pas de souci.

Je traversai les urgences en m'efforçant de ne pas soupirer.

Un brancard était en attente dans un couloir. Allongée dessus, une jeune femme avec une minerve autour du cou tenait la main

d'un jeune homme de son âge ou presque, lui aussi affublé d'une minerve. De jeunes étudiants sans doute victimes d'un accident de voiture. Il se penchait en avant de façon à ce que son front touche celui de son amie tandis qu'elle lui caressait les cheveux. Ils ne se parlaient pas. Ils n'en avaient pas besoin. Leur amour était incroyablement tangible.

Bobby et moi avions vécu ça dans le temps, juste après le Sale Truc.

Sauf que ça n'avait pas duré très très longtemps.

À cette idée, je sentis la grisaille me tomber dessus.

Dehors, la nuit était glaciale, typique de Boston en avril (éclaboussures de pluie, rafales de vent froid au large de la baie, odeur de l'océan mélangée à celle des poubelles, les éboueurs étant en grève). Il était 20 h 30, ce qui était synonyme de soirée calme partout dans notre belle ville, sauf à Soho.

Je descendis du trottoir et jetai un coup d'œil sur ma gauche.

Là, juste là, une gigantesque fourmi verte chapeautait le toit d'un van baptisé Beantown Bug Killers, les exterminateurs de Boston. Je vis en un éclair que le conducteur avait une horrible barbe de bûcheron constellée de miettes et une casquette à la gloire des Red Sox et remarquai des serviettes en papier Dunkin' Donuts sur le tableau de bord, puis le van me percuta. Au début, je ne sentis rien, mais j'allais avoir mal, je le savais, et c'est fou le nombre de pensées qui vous traversent l'esprit en l'espace d'une seconde, est-ce qu'on a déjà quantifié ça ? Il y eut un crissement de freins, et je valdinguai dans les airs à la manière d'une poupée de chiffon, vaguement consciente que ça ne serait pas joli joli. Je n'avais même pas eu le temps de m'écarter d'un pas. Puis j'atterris par terre brutalement, ma tête rebondit contre la chaussée. Durement. Une portière claqua, et quelqu'un doté d'un fort accent du Sud s'exclama :

— Bon sang, c'est pas vrai, ma petite dame. Je vous ai même pas vue, bon sang ! Ça va ? Oh ! merde !

La voix se dissipa.

Ne resta plus que l'odeur des ordures, aigre et écœurante. Je gisais à côté d'une poubelle débordante de cochonneries. Est-ce que ce serait la dernière chose que je verrais dans ma vie ? Des ordures ? Je voulais Boomer.

Je voulais ma mère.

La poubelle s'estompa. Je ne voyais plus rien.

Je suis en train de mourir, me dis-je. Cette fois, je vais vraiment mourir.

Et je m'évanouis.

KRISTAN HIGGINS

MAINTENANT QUE TU LE DIS...

Quand on touche le fond, on remonte ?

Quand Nora Stuart, jeune gastroentérologue, se fait renverser par un van d'extermination des nuisibles, elle y voit comme un signe. Ajoutez à cela une visite aux urgences durant laquelle son petit ami flirte ouvertement avec une autre, et c'est la goutte d'eau.

Ressentant un grand besoin de soutien, Nora saute le pas et décide de revenir à Scupper Island, son île natale qu'elle avait soigneusement évitée depuis quinze ans.

Elle espérait que les habitants de l'île lui auraient pardonné tout ce qu'ils lui reprochaient au lycée, mais c'est raté. Quant à l'accueil de sa mère et de sa nièce, il est tout aussi froid.

Pourtant, avec son optimisme et sa détermination sans faille, Nora est prête à tout pour ressouder sa famille et passer un bon été sur cette île qui n'oublie jamais rien.

Avec plus de 200 000 lectrices, Kristan Higgins se pose en reine incontestée de la comédie. Antidote contre la morosité ambiante, ses romans sont des bouffées de bonne humeur !

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Michèle Yap

Harper
Collins

19,90 €

46.9717.5



www.harpercollins.fr